



# Le MORVAN

DÉCEMBRE 1979

« Tout ce qui intéresse le Morvan est nôtre »

Joseph PASQUET

## NOTRE PAGE

Les textes proposés pour la page du Morvan qui paraît chaque fin de mois, devront parvenir, si possible, en deux exemplaires, avant le 10 de chaque mois, au responsable, M. Marcel Barbotte, La Comaille, 71400 Autun (tél. (85) 52.15.35).

## NOTRE BULLETIN

Toutes communications concernant le Bulletin de l'Académie du Morvan, notamment pour l'envoi des fascicules déjà parus, sont à adresser au directeur de la publication, M. Marcel Vigreux, à Ménéssaire, 21340 Liernais.

## 20 AOÛT 1944 : les maquisards du Morvan tentent de faire prisonnier le maréchal Pétain

Le dimanche 20 août 1944, à Vichy, un imposant cortège de voitures officielles françaises, avec une puissante escorte de véhicules et de motocyclistes allemands, quitte lentement la ville. Il est 8 heures et quart, et en ce début d'une matinée estivale, la pluie tombe en abondance sur la cité. Le maréchal Pétain et sa suite viennent de se mettre en route pour l'Allemagne...

Le but de ce voyage est alors la ville de Belfort qui allait être, pendant une quinzaine de jours, le lieu de repli des principaux collaborateurs. Ce n'est que le 7 septembre 1944 que, devant les progrès fulgurants de l'avance des troupes alliées, le haut-commandement allemand décida de transporter le maréchal et ses derniers fidèles en Allemagne, dans le pays de Bade, au château des Hohenzollern-Sigmaringen.

Mais revenons à cette journée du 20 août 1944. Le trajet Vichy-Belfort allait se faire en deux jours. La première étape, de Vichy à Saulieu, utilisait un trajet qui traversait en partie le Morvan. Le cortège, après avoir quitté l'éphémère capitale de « l'Etat français », traversa la ville de Moulins puis on s'arrêta à Bourbon-Lancy pour déjeuner. L'après-midi, par la nationale 73, le maréchal, sa suite et son escorte militaire, passèrent par Luz et Autun avant de remonter sur Saulieu par Chissey-en-Morvan. Avant d'atteindre l'étape de Saulieu, où le cortège officiel était attendu à l'Hôtel de la Côte-d'Or, il fallait traverser, sur environ 80 kilomètres, les forêts morvandelles, lesquelles abritaient à cette époque des milliers de maquisards.

### Les maquisards du Morvan sont prévenus du passage de Pétain

Ils ne seront cependant mis au courant que l'après-midi du 20 août. La chose peut surprendre, car le convoi passait difficilement inaperçu. Mais à cette époque, c'est par dizaine que les convois militaires allemands battaient en retraite sur la nationale 73, en direction du Nord-Est et les habitants de Luz ou d'Autun les voyaient défiler interminablement. D'autre part, pour la première fois depuis quatre ans, la voiture du maréchal ne portait pas à l'avant le fanion tricolore frappé de ses initiales P.P. et qui rendait le véhicule auparavant si facile à reconnaître. Beaucoup de Morvandiaux remarquèrent simplement « toutes ces belles voitures immatriculées dans l'Allier » escortées de motocyclistes allemands.

Cependant, les informations vont vite d'autant plus que deux faits assez exceptionnels allaient éveiller l'attention dans les villages traversés.

D'abord l'importance exceptionnelle de l'escorte, laquelle juxtaposait à la fois les policiers français chargés de la sécurité personnelle du maréchal et les soldats allemands. Six motocyclistes de la garde du maréchal entouraient au début sa voiture, dans laquelle avaient pris place également la femme de Pétain et son conseiller particulier, le D<sup>r</sup> Ménétrel. Le convoi à Saulieu était même accompagné de véhicules blindés et de trois voitures-radios de l'armée allemande.

Le passage au-dessus du Mor-

van en ce même jour de trois bombardiers bimoteurs allemands, qui lâchèrent plusieurs bombes dans les forêts du Morvan. Elles étaient destinées plus spécialement aux maquis Bernard, vers Ouroux-Cœur et au maquis Socrate, vers Anost.

Le premier maquis prévenu semble avoir été le maquis Bayard qui se trouvait au Nord-Est du Morvan, dans les bois de Villargois, à six kilomètres environ de Saulieu, ville où le convoi devait faire étape pour la nuit du 20 au 21 août. Le maquis Louis, qui était lui aux Fréchots, vers Luz, ne semble avoir été au courant du passage que le lendemain. Mais comment reconnaître, pour les personnes qui virent ce convoi, la voiture du maréchal au milieu de ce défilé ininterrompu de camions, de transports de troupes, d'artillerie, de véhicules de toutes sortes réquisitionnés par les Allemands en retraite (souvent chargés d'objets hétéroclites pillés au passage) et qui se succédaient sous une pluie battante, pendant toute cette journée de dimanche, entre Luz et Autun ?

La réaction des maquisards de « Bayard » se fera en deux étapes très différentes : d'abord la surprise de la nouvelle, puis l'enthousiasme. On allait pouvoir kidnapper « le Vieux » (1). Quelle prise prestigieuse et quel retentissement. L'ex-chef de l'Etat français, le maréchal Pétain, fait prisonnier par un maquis du Morvan !...

Mais les chefs du maquis vont se réunir, réfléchir à la question et finalement abandonner le projet, décision courageuse, même si certains ne l'ont pas comprise immédiatement. Le projet a été abandonné parce que les personnalités qui étaient alors réfugiées dans ce maquis, à savoir la

sonnels ayant appartenu au maréchal, trophées modestes mais cependant prestigieux pour les maquisards. Quelques années plus tard, ils orneront des expositions sur la Résistance dans le Morvan !...

### Le problème des documents récupérés

Or, malgré tout, le résultat de cette embuscade ratée et à retardement était très positif. Sur un officier allemand furent saisis, intacts, tout un ensemble de documents militaires allemands, documents dont l'intérêt était sans aucun doute considérable.

Le colonel anglais Hutchinson, alors vers Ouroux, considérant les avantages énormes que les alliés pouvaient tirer de ces papiers, envoya immédiatement un message radio à Londres, demandant avec insistance une opération d'atterrissage dans le Morvan, pour emporter à Londres le prisonnier et ses documents. On lui répondit, un peu plus tard, qu'on se contenterait d'envoyer ultérieurement un officier venant de Paris. Finalement, personne ne fut envoyé pour prendre livraison des documents...

Cette curieuse indifférence des alliés peut être rapprochée d'une autre constatation étonnante. Le trajet suivi par le maréchal, sa suite et son escorte allemande fut signalé le 21 août à Londres et, ainsi, à la Royal Air Force. Le trajet de Saulieu à Belfort, via Dijon, était donc connu. Aucun avion anglais ou américain ne fut aperçu sur le trajet du convoi qui put atteindre tranquillement Belfort le 21 août en fin d'après-midi...

Nous prendrons la conclusion de cet épisode dans le livre du D<sup>r</sup> David... (1)...

## En 1797, le ministre de l'Intérieur édictait les soins à apporter aux noyés...

Nous devons à l'obligeance de Mme Madeleine Chabrolin, directrice des services d'archives de la Nièvre, la photocopie d'une lettre adressée, en 1797, par le ministre de l'Intérieur à l'administration centrale de la Nièvre. La lecture de ce document pourra faire sourire aujourd'hui, mais il témoigne d'un souci officiel très louable de corriger certaines pratiques alors en usage. En voici la teneur :

Paris, le 25 nivose  
an 5 de la République (1)

Vous connaissez, citoyens, l'usage où l'on est encore, presque généralement, de suspendre les noyés par les pieds, pour leur faire rendre l'eau qu'on leur suppose avoir bue. Ce procédé dangereux fait périr tous les jours des citoyens que des secours, administrés avec plus d'intelligence, conserveraient à la société. La raison et l'humanité réclament également contre cette coutume homicide : il faut combattre toutes celles qui ont pour principe les préjugés et l'ignorance, par l'instruction, plus encore que par l'autorité.

Des accidents multiples et des avis récents m'ont fait juger qu'il était important de ne pas différer d'instruire toutes les communes de la République des inconvénients de la méthode jusqu'ici pratiquée, et de leur indiquer, en même temps, les premiers secours qu'il convient de donner aux noyés, pour les préparer aux soins plus efficaces d'un traitement régulier.

J'ai chargé l'Ecole de Santé de Paris de recueillir, sur cet objet, toutes les connaissances qui appartiennent à l'art de guérir. Mais, en attendant que ce travail soit achevé, et que je puisse vous adresser des instructions plus complètes et plus détaillées, voici les premières notions qu'il importe de répandre dans toutes les communes de votre ressort, avec toute la publicité nécessaire, pour détruire le préjugé qui règne encore d'une manière funeste.

Il est prouvé, selon le témoignage motivé de l'Ecole de Santé, que les noyés ont rarement de l'eau dans l'estomac, et que, s'il en existe, elle ne peut causer la mort et doit être comprise pour rien.

C'est le défaut de respiration, une petite quantité d'eau

Un voyageur anglais au mont Beuvray

# au siècle dernier

La récente visite du ministre de la Culture et de la Communication à Saint-Léger-sous-Beuvray, avec inauguration d'une salle Bibracte à la mairie de cette commune, nous donne l'occasion de relire le reportage, peu connu, de Ph.-G. Hamerton, peintre et écrivain britannique, sur les mêmes lieux en 1874.

L'auteur du texte intitulé « The Mount » qui fut publié dans une revue anglaise s'était marié à Chalon-sur-Saône, puis s'était installé à proximité d'Autun, sur la route de la Commaille. Curieux du passé de notre région, il s'était lié avec Bulliot et enthousiasmé pour les travaux de ce dernier sur le mont Beuvray. C'est le récit d'un des séjours des deux hommes au sommet de notre mont qui constitue le sujet de ce manuscrit anglais dont le R.-P. Bulliot, fils du découvreur de Bibracte, fit faire une traduction à une Irlandaise. M. Rérolle, gendre de Bulliot, prêta ce texte en 1903 à M<sup>re</sup> G. Valat, avocat à Autun qui le recopia et le distribua dans le public.

L'intérêt de l'ouvrage réside pour nous en premier lieu dans le portrait qui est tracé de Jacques-Gabriel Bulliot surnommé dans le texte « l'Antiquaire ». On sait que cet érudit né à Autun en 1817, d'abord négociant en vins, s'était livré de bonne heure à des études historiques tout en écrivant de nombreux poèmes. En 1868, il abandonna le négoce pour se retirer une partie de l'année au sommet du Beuvray, occupé à des fouilles.

Selon Hamerton, « il s'agissait d'un homme petit et maigre, excellent marcheur puisqu'il pouvait parcourir jusqu'à 64 kilomètres en une journée ! Très endurant en ce qui concerne la chaleur, il avait des goûts simples en matières culinaires... » Il ne peut se passer en ville des services d'un bon chef, mais autre part il se contente parfaitement bien d'un peu de soupe et d'un morceau de pain avec un œuf... Mais alors que l'Anglais déguste « l'eau claire et pure qui coule de cette source de pureté qu'est le granit, « l'Antiquaire, en bon Bourguignon, n'apprécie pas cette fontaine. « La source dont il boit, écrit Hamerton, est d'une autre nature ; il y a une petite cave bien gardée par une forte porte aux grandes barres et serrures et dans cette cave dorment maintes bouteilles des meilleures vendanges de Bourgogne... ».

En effet, continue notre auteur, Bulliot possédait trois pied-à-terre dans la campagne. « L'un est le magnifique Mount ; un autre est

une ferme et le troisième se trouve parmi les vignes... L'Anglais s'attarde beaucoup sur le Grand Hôtel des Gauls, l'habitation la plus haut située de Bourgogne », construction de granit, meublée de tables sur tréteaux de bois blanc et de deux armoires. Notons cependant que « les carafes et bouteilles de vin sont ici placées sur des fragments de faïence gauloise qui servent comme dessous... Si nous mangeons des œufs à la coque, précise Hamerton, nos coquetiers sont des goulots cassés d'amphores ». Un morceau de lard est pendu aux solives de chêne avec cette inscription : « l'Art pour tous ». En effet, l'Antiquaire a un certain humour de savant...

Bulliot était d'un naturel gai, capable de pousser la romance au cours des nuits d'été sur le Beuvray. C'était surtout un érudit qui ne vivait guère les péripéties politiques de son époque. « Le sens historique et antiquaire domine sur le sentiment qui suit le courant de la vie... Souvent, je l'ai vu lire des livres anciens, mais un journal... jamais ».

« Si un magasin aux poudres faisait explosion dans une rue voisine, il est bien probable que mon ami perdrait connaissance du fait même dans son cabinet de travail. C'est de cette façon qu'il a entendu parler de la guerre entre la France et la Prusse », écrit-il.

Bulliot ne pouvait cependant ignorer complètement son époque car il avait besoin d'argent pour poursuivre ses fouilles. Il se rendit donc aux Tuileries pour plaider la cause de Bibracte auprès de Napoléon III. Il reçut l'appui de Mgr Landriot, archevêque de Reims et originaire de Côches. Il accueillit le Comte de Paris au sommet du Beuvray.

La campagne de fouilles à laquelle assista Hamerton lui révéla une ville « ceinte d'un fossé large de 12 mètres et profond de 5, riche en objets tels que monnaies, bracelets, ornements en pierre polie, moulins à main cassés... ». Cette Bibracte n'était cependant « qu'un assemblage de caves aux toits de chaume et ayant leur entrée par le toit au moyen d'échelles... ».

Un jour, en compagnie de deux ecclésiastiques hôtes de Bulliot (l'abbé Dechelette en particulier qui avait échappé miraculeusement aux pelotons d'exécution de la Commune), les ouvriers mirent à découvert « des restes du dernier feu qu'un Gaulois de Bibracte ait allumé il y a plus de 2000 ans ».

L'Anglais très romantique

qu'était Hamerton laisse alors parler son émotion : « Quand le ciel devint étoilé, ce foyer ancien fut chauffé et le charbon de bois qui était resté froid et noir depuis que le Gaulois l'avait laissé, fut rallumé par notre bois à brûler. C'était un fait stupéfiant... Nous étions tous profondément impressionnés par le seul fait qu'un foyer éteint avant la naissance du Christ fut rallumé. Le paysage qui nous entourait n'était pas non plus d'un caractère à détruire ce sens du mystère et d'étendue qui peut seul comprendre les abîmes des temps écoulés. Le ciel était *softy dark and darkly pure* ».

Cependant, le citoyen de l'empire britannique reprend tout aussitôt son flegme : « Quand le Gaulois y faisait son feu, les fils de la Bretagne étaient sans force contre la puissance de Rome, mais quand nous rallumons le feu, la Grande-Bretagne était devenue la mère des Nations et l'impératrice des peuples tributaires ».

En effet, Hamerton ne peut s'empêcher de porter ici ou là des jugements sur ce qu'il observe. C'est ainsi qu'il ne semble pas croire les Français très travailleurs, si l'on en juge par le passage suivant : « S'il avait été aussi paresseux que sont un grand nombre de ses compatriotes, jamais l'Antiquaire ne se serait donné la peine d'aller tout autour des remparts... ».

Il écrit, par ailleurs, que Lyon est « une ville des plus désagréables des villes industrielles de France... ». Il condamne aussi sévèrement les curés de l'époque qui ne révaient que d'églises pseudo-gothiques. « Le curé est saisi d'une ambition évidente de se débarrasser de sa vieille église et de faire bâtir à sa place un nouvel édifice d'un style le plus maigre que la pauvreté d'argent et la pauvreté d'idée peut engendrer... » Car il regrette les vieilles églises romanes et les constructions d'autrefois qui s'accordaient, dit-il, au paysage : « J'ai déjà trouvé une petite construction couverte de tuiles d'un rouge voyant et cela est le commencement de la fin... ».

Hamerton est aussi un poète qui adore colliger toutes les légendes locales : légende de la Vivre, légende de saint Martin, légende du cheval blanc donnant en latin des commandements aux légions fantômes, légende surtout du rossignol que lui raconta Pauchard, le cuisinier, maître d'hôtel, femme de chambre de Bulliot.

Cet homme fruste répétait, paraît-il, que les rossignols chantaient dans les nuits d'été pour ne pas s'endormir. Autrefois, en effet, un rossignol fatigué s'était as-

soupi dans une vigne. Mais les tresses de la plante l'avaient entouré pendant son sommeil à tel point qu'au matin il s'était trouvé étouffé... En souvenir de ce mauvais tour, les rossignols chantent dans la nuit un refrain spécial : « ...La vigne pousse, pousse, pousse, vite, vite, vite. ».

Hamerton, romantique attardé, aimait également les promenades nocturnes sur le Beuvray. « La vaste perspective se prolonge, écrit-il, dans une atmosphère claire du mont Blanc jusqu'à la Loire... » De même, lors du lever du jour, l'auteur s'exclame : « Qu'il est grand le silence des montagnes quand les ombres de la nuit restent encore sur la plaine et que seulement leurs crêtes reflètent les premiers rayons du soleil !... ».

Cette attirance très sentimentale de Hamerton pour la région du Beuvray pourrait être en rapport avec l'aspect de ses paysages qui lui rappelaient ceux de son pays natal. Il l'avoue d'ailleurs au sujet de Saint-Léger-sous-Beuvray : « D'ici, on a une très belle vue du mont Beuvray qui se reflète sur l'eau exactement comme les montagnes dans les vraies contrées des lacs ; en effet, avec un peu d'imagination, il n'est pas difficile de se figurer être quelque part dans le sud de l'Ecosse ou du Pays de Galles... ».

Mais, de plus, Hamerton était peintre. Il aimait nos paysages immortalisés depuis sur les toiles des Charlot, Thévenet, etc. « Nous sommes restés une demi-heure à Saint-Léger-sous-Beuvray, un vieux village au milieu d'un très beau paysage. Il y a dans ce village deux vieux manoirs avec tours et au fond de la vallée se trouve un joli petit lac abrité par des collines assez hautes et escarpées. Les maisons ont l'air d'y être placées exprès pour un peintre... ».

Le Morvan inspira à Hamerton un autre texte « En bateau » où il consigna ses impressions d'une descente de l'Arroux en barque. Hélas, la fin tragique de son fils mit un terme à l'inspiration de cet hôte imprévu de notre région. Retiré à Paris, il y mourut subitement peu d'années après.

De son côté, J.-G. Bulliot devait décéder en 1902. Une année plus tard, le buste du découvreur de Bibracte fut inauguré dans le jardin de l'Hôtel Rolin, sous la présidence du cardinal Perraud. Aujourd'hui, une rue d'Autun porte le nom de cet « Antiquaire » dont l'érudition et la ténacité ont changé une page de notre histoire.

D<sup>r</sup> Luc HOPNEAU

missaire régional de la République nommé par De Gaulle, Jean Bouhey, et son adjoint qui devait lui succéder, Jan Maïrey, le considérèrent comme dangereux et, en partie, inutile, et ceci pour quatre raisons principales :

— La disproportion des forces en présence. Les Allemands, qui avaient d'ailleurs envisagé une attaque des maquis, avaient regroupé environ un millier de soldats à Saulieu et aux alentours, avec un matériel puissant ;

— Les risques de représailles de la part des Allemands sur la population civile. Les sinistres précédents de Planchez, Montsauche, Dun-les-Places ou Manlay donnaient à réfléchir...

— L'absence de directives, d'ordres précis de l'état-major allié et de Londres ;

— Et en admettant que Pétain aurait pu être fait prisonnier, que pouvaient en faire les maquisards ? Pas question de le fusiller, ni même de le juger en pleine forêt, et le maquis n'aurait pas pu le garder prisonnier très longtemps...

Le maquis Bayard abandonne donc le projet après avoir commencé un début de réalisation pendant lequel on avait prévenu un autre maquis du Morvan, le maquis Bernard qui se trouvait entre Ouroux et Montsauche.

## L'embuscade du 21 août

Malheureusement, le jour où ce maquis est prévenu, il est en pleine réorganisation. C'est en effet le 20 août que le colonel Roche décide d'installer son P.C. dans le village même d'Ouroux alors que les maquisards de Bernard et de Joseph occupent les villages et hameaux voisins (Chassagne et Savault). On décide donc de monter une embuscade sur la nationale 80, le lendemain matin à quelques kilomètres au sud de Saulieu, vers le petit bourg de Saint-Martin-de-La-Mer. Deux sections du maquis Bernard devront alors coordonner leur action avec un détachement du maquis Bayard... lequel, on l'a vu, avait entre-temps renoncé à l'opération.

Les maquisards d'Ouroux, sous le commandement du lieutenant André, vont donc se retrouver seuls pour l'embuscade prévue et, de toute manière, au moment où ils arrivent, le cortège du maréchal Pétain faisait route vers Dijon... L'opération perd donc pratiquement toute signification. Mais par un heureux hasard, une partie de l'escorte arriva à Saulieu avec un jour de retard et, au passage, les hommes du lieutenant André vont faire prisonniers trois motocyclistes de la garde personnelle du maréchal. Mais un personnage assez important fut également arrêté au passage. Il se présenta lui-même, avec fierté et mépris aux maquisards du Morvan comme étant : « ...un ancien membre de la police municipale de Paris, chargé ensuite successivement de la sécurité personnelle des présidents Doumer et Lebrun, puis du maréchal Pétain, chef de l'Etat français... ».

Quand le groupe du lieutenant André rentre à Ouroux, le bilan paraît mince. On a cependant récupéré quelques motos en bon état et aussi quelques objets per-

missaire régional de la République nommé par De Gaulle, Jean Bouhey, et son adjoint qui devait lui succéder, Jan Maïrey, le considérèrent comme dangereux et, en partie, inutile, et ceci pour quatre raisons principales :

Jacques CANAUD

(1) Le maréchal avait alors 88 ans. Henri-Philippe-Omer-Joseph Pétain était né le 24 avril 1856 à Cauchy-la-Tour, dans le Pas-de-Calais.

## EN BREF...

Le 24 novembre a été inaugurée au M.J.C. Maladière, à Dijon, une exposition consacrée au Morvan. Trois thèmes : la forêt morvandelle hier et aujourd'hui (évocation de l'exploitation forestière traditionnelle, complétée par une approche des problèmes économiques et énergétiques) ; l'industrie des nourrices et son évolution ; musiciens du Morvan (les vieux sonneurs côtoient nos musiciens d'aujourd'hui).

Le 28 octobre dernier, M. Ph. Lecat, ministre de la Culture et de la Communication, en visite à Saint-Léger-sous-Beuvray, a donné son accord pour la création d'un centre archéologique de Bibracte. L'action culturelle en milieu rural devra donner l'initiative aux gens du pays.

Le T.G.V. est terminé à 90 % en Saône-et-Loire et la fin de 1980 verra son achèvement en Côte-d'Or. Des arrêts sont prévus à Montchanin et à Montbard. Arrêt à Mâcon dès 1981.

La route d'intérêt régional Dijon Autun - Château-Chinon - Nevers, après les importants redressements entre Château-Chinon et Arleuf, poursuivra sa modernisation. Réalisée pour relier deux capitales administratives et de mettre à portée des Bourguignons le « réservoir naturel » du Morvan, cette route atteint déjà un trafic journalier de 2.000 véhicules.

## Revue des revues

Bulletin de la Sté d'Etudes d'Avallon (1975-1976) : La fontaine de Santigny (M. Meunier), Les statues de Montmartre (Cl. Rolley), Les moulins à papier avallonnais (P. Rouleau) ; articles de Mmes Hassot, Mauborgne, Coulbois, MM. R. Gallois, Ch. Pelletier, Van du Elst, P. Rouleau.

Bulletin de la Sté d'Emulation du Bourbonnais (3<sup>e</sup> trim.) : Le travail dans l'œuvre de C.-L. Philippe (Bruno Vercier), Emmanuel Chabrier (M<sup>re</sup> Bannière), Les deux églises de Servilly (P. Brayer), Autour de la fortune d'un simple d'esprit (G. Martin).

Bulletin de la Sté d'Histoire Naturelle d'Autun : Le bassin permo-carbonifère d'Autun (J. Doubinger et Ph. Elsass), Une couche riche en modules fossilifères dans le bassin de Montceau-

introduite dans les poumons et le sang retenu à la tête qui les font périr suffoqués et dans un état d'apoplexie. Rien n'est donc plus contraire à la raison que d'employer, pour les secourir, un moyen qui n'est propre qu'à causer la suffocation et l'apoplexie, et qui suffirait seul pour faire périr un homme en santé.

Les premiers secours qu'il faut administrer aux noyés, en attendant ceux de la médecine, c'est, après les avoir entièrement retirés de l'eau, de les porter doucement dans un endroit sec et chaud ; de les dépouiller de leurs vêtements, s'ils sont habillés ; de les tenir sur un des côtés, la tête élevée ; leur frotter le corps avec des étoffes chaudes, principalement de laine, et de les envelopper de ces mêmes étoffes ; de leur placer sous le nez des liqueurs ou des sels d'une odeur forte et pénétrante, s'il s'en trouve à portée ; leur en introduire dans les narines, ou au moins, les irriter, ainsi que la gorge, avec une barbe de plume ou tout autre corps qui puisse produire le même effet, dans l'intention de porter une secousse favorable par l'éternuement ou le vomissement ; de leur inspirer de l'air par la bouche, en leur tenant les narines serrées ; enfin, aussitôt que le malade pourra avaler, de lui faire prendre quelques cuillerées de liqueurs spiritueuses, comme eau-de-vie, eau de mélisse, ou telle autre qu'on pourra se procurer.

Ces moyens, simples et faciles, mais pratiqués avec ordre et attention, et continués avec constance, suffisent quelquefois pour rappeler un noyé des portes de la mort ; au moins, si la vie n'est pas entièrement éteinte, ils donnent le temps à l'officier santé d'arriver et d'employer des moyens plus efficaces.

Un autre usage, non moins funeste, et qu'il n'est pas moins pressant de réformer, c'est celui où l'on est d'attendre, pour administrer des secours à un noyé, que les officiers de police aient dressé procès-verbal de son état. Avertissez bien vos administrés que c'est le devoir de tout citoyen qui a le bonheur de sauver un noyé ou qui est le témoin de cet acte d'humanité, d'appeler, sur le champ, les officiers de santé pour le secourir. Il est toujours temps de constater la mort d'un homme, mais on n'a souvent qu'un instant pour lui sauver la vie.

Voilà, citoyens, les premières instructions que j'ai cru devoir vous adresser, et les préjugés contre lesquels vous élever avec toute la force de la raison et même l'autorité. J'aurai soin de vous communiquer toutes les nouvelles lumières que les progrès de la science et les travaux de l'école de santé pourront ajouter aux connaissances déjà acquises sur cet objet. Je m'occuperai, en même temps, de la restauration des établissements à l'usage des noyés, dont l'utilité sera reconnue, ainsi que de tous les règlements nécessaires pour en assurer le service, et surtout, je ne manquerai pas de provoquer les regards et les récompenses honorables du gouvernement sur tous les actes de dévouement civique que le noble désir de sauver la vie à un citoyen aura inspiré.

Salut et fraternité.

Signé : BENEZECH  
Le chef de la division  
des secours :  
signé DERNIEAU

Copie de cette lettre fut adressée à toutes les administrations municipales du département, en recommandant de « lui donner la plus grande publicité et à en faire suivre toutes les dispositions ».

Pour ce qui est de la publicité, voilà qui est fait pour notre part... avec 180 ans de retard !

(1) 14 janvier 1794.

les-Mines (D. Heyler et D. Sotty).

La Tour de l'Orlé d'Or (Semur) : Abondamment illustré de photos et de plans, le dernier fascicule est consacré aux résultats des fouilles d'Alésia et aux travaux de 1978.

La Revue des Deux Mondes (décembre) : articles, essais et chroniques de A. Giraud, F. Seydoux, J. Dutourd, P. Chatenet, C. Palewski, J. Barsalou, P. de Boisdeffre, J. Soustelle, M. Robida, F. Escoffier, etc.